

PARTIE 2

L'OCCUPATION GENRÉE DES ESPACES SCOLAIRES Sur le terrain en Fédération Wallonie-Bruxelles

.....
July Robert, *chargée d'études et
d'analyses à PAC*
.....

L'OCCUPATION GENRÉE DES ESPACES SCOLAIRES Sur le terrain en Fédération Wallonie-Bruxelles

.....
July Robert, *chargée d'études et
d'analyses à PAC*
.....

La cour de récréation est un espace essentiel dans la vie des enfants. Lieu de détente, de sociabilisation, d'échange... et donc, par corollaire, lieu de construction sociale de genre, individuelle et collective. Autant la réflexion intellectuelle, abordée dans la première partie de cette analyse, est essentielle pour faire avancer les choses, autant la pratique de terrain peut s'avérer riche d'enseignements.

Lorsqu'on interroge les professeur-es, il est aujourd'hui évident que la question de l'occupation de l'espace extérieur lors des moments de pause des enfants est une préoccupation. Magaly, institutrice à Bruxelles, nous en parle en ces termes « Il est clair que les enfants ayant de fortes personnalités vont s'imposer et exiger l'occupation de certains lieux et cela varie en fonction du sexe et du caractère. Les enfants plus grand-es vont également prendre le dessus sur les plus petit-es. Il est vrai que le terrain de foot est majoritairement occupé par les garçons. Objectivement, les filles ne sont pas demandeuses mais elles y ont clairement leur place et les mêmes droits d'y aller. J'y prête très attention ! Mais à part cette "zone" particulière, l'ensemble de la cour est partagé de façon homogène ». Il est assez éclairant de lire que cette institutrice prête très attention au fait que les filles puissent avoir le droit d'aller sur le terrain de foot, tout comme celui qu'elles ne soient pas demandeuses. Pourquoi ne le sont-elles pas ? Ne se sentent-elles pas plutôt empêchées ? On en revient ici au constat d'Édith Maruéjols lorsqu'elle dit que c'est de la responsabilité des adultes de rendre ces occupations possibles pour les filles, et de leur faire prendre conscience qu'elles ont leur place partout.

Depuis quelques années, cette préoccupation autour des cours de récréation fait son chemin. À Bruxelles, nous avons pu rencontrer les porteuses de deux projets menés en immersion dans des cours d'école. Avec elles, nous avons pu

développer leurs objectifs, leurs visions ainsi que les résultats issus de leurs expériences. Le premier projet, porté par Marine Vankeer de l'association Arts & Publics, a été développé dans le cadre du pôle «Jeux vidéo et société» de l'asbl. Intitulé *GenderCraft*, il permet aux enfants de créer leur cour de récréation idéale dans l'environnement du célèbre jeu Minecraft. Le second, mené par Alizée et Ophélie Honoré, est issu d'une réflexion collective de leur collectif Nighthawks sur l'exploration socio-artistique autour de thématiques sociétales. Durant un an, elles ont accompagné les élèves de l'école du Parvis à Saint-Gilles dans leurs activités dans la cour, en leur proposant des animations et des jeux. Elles ont également réalisé une série d'interviews individuelles ainsi que le montage d'un film en slow motion avec les plus jeunes. Le résultat de cette année en immersion ; un documentaire d'une grosse demi-heure ainsi qu'une exposition présentée au public dans un centre culturel.

Marine Vankeer a créé une animation qu'elle a intitulée *GenderCraft*. «Le concept du pôle "Jeux vidéo et société" dans lequel je travaille est d'utiliser le médium du jeu vidéo dans une approche de médiation culturelle. Nous proposons différents types d'ateliers créatifs qui visent à sensibiliser les jeunes à des thématiques citoyennes actuelles. Nous proposons énormément d'ateliers de réappropriation de jeux vidéo, et *GenderCraft*, basé sur le fameux jeu Minecraft, est un de ceux-là. Nous utilisons beaucoup ce jeu car il permet plein de choses et est généralement bien connu des enfants. Il est également très facile à prendre en main et on peut l'utiliser dans des grands groupes, ce qui offre un large panel de possibilités sur le terrain. L'atelier *GenderCraft* se tient sur deux demi-jours et permet une réelle prise de conscience chez les enfants». L'initiative de Nighthawks diffère en ce sens qu'elle s'est déroulée sur le temps long et que les animatrices, la réalisatrice Alizée Honoré et la comédienne Ophélie Honoré sont intervenues, à intervalles réguliers, durant un an au sein de l'école du Parvis. «Ophélie et moi avons déjà exploré la thématique de la cour, nous avons travaillé ensemble sur la géographie subjective, sur l'enjeu des territoires, sur comment chacun-e peut trouver sa place au sein d'un territoire et on s'est dit que c'était la même chose. Il s'agissait juste de déplacer cette question de la place identitaire et de la place territoriale au sein de la cour. Celle-ci amène un autre focus qui est le jeu et qui nous intéressait aussi beaucoup puisqu'Ophélie, en tant que comédienne, joue. C'est son travail. On trouvait que c'était important de comprendre comment se mettent en place les jeux, et puis cette question de genre nous interrogeait vraiment aussi. D'autant que nous l'avions vécu étant enfant et qu'on ne pouvait que se dire que cela devait être un sujet à questionner aujourd'hui encore».

On retrouve cette même préoccupation, donc, chez les animatrices de ces deux associations : quelle place les enfants occupent-ils dans la cour de récréation, que s'y passe-t-il, quels sont les enjeux à l'œuvre ? Tant Marine qu'Ophélie et Alizée débutent par des mises en situation, des échanges de paroles, de dessins pour permettre aux enfants de déposer leur vécu, avant de leur offrir la possibilité de s'exprimer.

«L'atelier, je l'ai imaginé en deux demi-jours» nous explique Marine. «Durant la première demi-journée, je mets un cadre, je fais le lien avec la thématique

du genre et j'aborde donc ces questions-là. Je commence par poser des notions de base avant d'aborder la question des stéréotypes au travers de discussions ouvertes. Je demande aux enfants de me donner des exemples qu'ils peuvent connaître dans leurs jouets, dans les dessins animés. Nous détaillons tout cela ensemble et nous abordons la question des inégalités avant de voir celles qui peuvent les toucher à leur âge. Cette étape est très intéressante, car elle suscite le débat et met directement en évidence les soucis qu'ils peuvent rencontrer.

Après ce moment d'échange, je leur demande de dessiner leur cour de récréation, en indiquant où se placent les garçons et où se placent les filles et nous les analysons ensemble. Enfin, lorsqu'on s'est un peu toustes mis d'accord sur ce que l'on voit sur le papier, je leur propose de réfléchir à des choses qui pourraient être mises en place sur un nouvel espace. Cela fait la liaison entre les deux demi-journées d'atelier».

La démarche n'est pas tellement différente pour Alizée et Ophélie « Notre projet a comporté quatre étapes. Nous avons travaillé avec trois classes, ainsi qu'avec l'école toute entière dans la cour de récréation. Mais en classe, nous avons fait des ateliers par groupes : les petit-es, les moyen-nes et les grand-es. L'enjeu était d'abord d'ouvrir le dialogue. Chez les toustes petit-es, le langage n'était pas encore un outil adéquat, c'était trop abstrait pour elleux, donc nous nous sommes concentrées sur les moyen-nes et les grand-es en élargissant nos groupes. Avec ces deux groupes, nous avons pu travailler sur un débat ouvert : C'est quoi être une fille ? C'est quoi être un garçon ? Cette question était notre point de départ et nous l'avons aussi posée au sein de la cour de récréation. Nous avons là récolté pas mal de matière très intéressante, très chouette, très surprenante, beaucoup de choses rigolotes, aussi !

Mais tout cela nous a permis de nous rendre compte de toutes les choses qui étaient véhiculées et encore très fermées dans une vision patriarcale et pas tellement déconstruite dans les esprits des enfants. Mais aussi parfois, des choses plus insolites, qui faisaient plaisir à entendre, où on se rend compte qu'il y a des filles qui y ont déjà pensé, des garçons aussi, mais qu'ils ne savent pas encore très bien comment l'exprimer, comment concrètement le mettre en pratique.

On s'est également rendu compte que ce n'était pas systématiquement forcément une question de genre, parce que certains garçons ont pu se sentir attaqués aussi. Certaines paroles dominantes se sont révélées heurtantes pour eux également. Nous avons pris beaucoup de temps, beaucoup plus de temps que prévu pour ces espaces de débats. À l'issue de ceux-ci, nous avons pris note de toutes les problématiques qui se véhiculaient selon les classes, parce qu'en fonction de celles-ci, les questionnements n'étaient pas du tout les mêmes. Non pas pour des questions d'âge, mais aussi pour des questions d'enjeu de groupe.

Comment vit-on ensemble, comment arrive-t-on, en tant qu'individu, à être ensemble et à s'unir dans un même espace. Ou à s'y désunir, mais en tout cas,

à rester dans cet endroit. Une cour de récréation, c'est tellement dense, il s'y passe tellement de choses, c'est tellement énorme toutes les microsociétés qui s'organisent au sein de cette cour qu'en fait, à un moment donné, c'est compliqué de trouver comment faire sa place dans tout ça. Cela a constitué une étape de la création du film, avant de mettre en place les captations dans la cour».

La deuxième demi-journée de l'atelier *GenderCraft* est l'occasion, pour les enfants, de mettre les mains dans le cambouis. «Quand tu dis aux enfants qu'ils vont jouer à Minecraft à l'école, ils sont super content-es. Je leur demande, en sous-groupes, de réfléchir ensemble à une nouvelle cour de récréation imaginaire. Je les invite à imaginer une surface divisée en quatre espaces plutôt égalitaires et je leur donne quelques petites idées pour se lancer. Je leur dit de penser à un espace vert, un espace de jeu collectif, un espace repos et un espace imaginaire. Ainsi, ils ont une bonne base de départ. Ensuite, ensemble, ils réfléchissent à des idées pour chaque espace et ont deux heures pour construire sur Minecraft. Tous les groupes travaillent sur la même carte dans le jeu, ce qui permet une collaboration entre toutes les enfants. Je termine l'atelier par une présentation des cours de chaque groupe».

Le documentaire réalisé par Alizée et Ophélie reflète les différentes étapes du processus qu'elles ont mené au sein de l'école. «Nous avons créé un film avec les quatre classes. Dans un des chapitres de ce film, nous avons voulu les conscientiser à ce que l'autre peut vivre lorsqu'il est assis-e tout le temps dans une cour de récréation. Cette approche nous a permis de travailler sur le rapport au groupe, sur l'écoute, comment on s'entend, comment on se regarde. Nous avons utilisé le jeu du banc de poissons, qui est souvent utilisé en théâtre et nous l'avons mis en place au sein de la cour. Dans le troisième chapitre du film, on a travaillé la question du ballon ; Que fait-on si on a peur de la balle ? À quel jeu peut-on jouer collectivement pour que ce soit ouvert à toutes ? Nous leur avons proposé de jouer au air foot en leur proposant de lâcher la balle de temps en temps, de la reprendre quand ils en avaient envie, de trouver des alternatives et de réinventer les règles du jeu.

Nous avons également filmé la cour, tout simplement pour capturer ce qui s'y passe. Nous y sommes allées trois fois dans l'année, à plusieurs périodes pour capter des images différentes, en fonction du moment de l'année ou de la saison. Et puis, une dernière chose, vu que l'échange verbal était compliqué avec les toutes petites mais que nous avions envie de les impliquer et de leur demander ce que représente la cour pour elleux, nous sommes parties de leur analyse de la cour pour créer ensemble le film d'animation qui constitue l'introduction du documentaire. Il englobe des parties documentaires qui avaient été prises au son dans la cour mais ce sont les petites qui ont créé la maquette et qui ont fait le petit film en stop motion. Il présente leur vision de la cour de récréation. C'était aussi pour elleux l'occasion de raconter quelque chose, de s'exprimer d'une autre manière qu'à travers le débat. Ils ont récolté des cailloux, du sable, et tout remis sur la maquette. C'était une chouette manière de leur donner la parole».

À écouter, à lire nos trois intervenantes, nous pouvons constater que le travail de sensibilisation reste nécessaire pour permettre une prise de conscience chez les enfants, mais aussi chez certain-es enseignant-es. D'ailleurs, ce travail artistique et de mise en pratique reste bien insuffisant, comme nous le partage Marine « Il faudrait plus de temps, plus d'argent pour réfléchir à tout ça. Les directions, les enseignant-es ont déjà énormément de choses à faire, donc ce n'est peut-être pas leur priorité par rapport à toutes les urgences qu'ils doivent gérer. Mais ce serait intéressant de trouver un moment pour rassembler des personnes compétentes et que tout ce que je propose avec les enfants ne reste pas au simple statut d'idées qui ne se concrétisent pas. Il faudrait rassembler autour de la table des personnes qui pourraient réellement faire bouger les choses.

Certaines écoles sont plus sensibilisées que d'autres, et le fonctionnement de chaque école est différent, mais il serait intéressant de s'interroger sur ces espaces dans nos écoles. D'ailleurs, nous sommes avec un collègue en train de transformer cet atelier en outil pédagogique qui puisse être utilisé sur le terrain directement par les professeur-es. Si ça peut servir à faire bouger les lignes, tant mieux ! »

Et Alizée de surenchérir « Ce qui était intéressant pour nous, c'est que nous avons travaillé en toute confiance avec les enseignant-es. C'était très important qu'ils s'impliquent autant que nous dans le processus de travail avec les élèves. Une animatrice seule ne peut pas faire bouger les choses si l'enseignant-e ne fait pas le suivi. Pour nous, c'était une condition sine qua non. Il fallait qu'il y ait un intérêt et qu'il y ait des enseignant-es prêt-es à faire bouger ça au sein de leur classe. Je ne sais pas si les quatre professeur-es avec lesquelles nous avons travaillé vont le faire, mais je sais que certain-es y sont revenu-es avec leurs élèves, pour continuer à déconstruire, qu'ils en ont reparlé, que des ateliers supplémentaires ont été organisés.

Pour conclure, il reste une dimension peu abordée dans cette analyse, et pourtant d'une importance qu'Alizée a tenue à souligner. « On s'est rendu compte, durant tout ce travail, que nous avons déconstruit beaucoup de choses pour parler de la place des filles dans la cour, de combien cela pouvait être difficile en tant que fille de vivre dans une cour de récréation, mais qu'on n'avait pas parlé beaucoup des masculinités et du problème de cette injonction à la virilité. On a essayé de l'aborder de temps en temps, mais on revenait toujours à la question des discriminations et de la place des personnes opprimées. Mais en fait, certains petits garçons se sentent aussi super mal à l'idée d'avoir à répondre à cette injonction et au fait qu'on "dit que les garçons, ils sont tous méchants, qu'ils nous embêtent tout le temps". Mais ils ne sont pas tous comme ça. Parler des discriminations et des oppressions sans parler des injonctions virilistes, ça fait moins sens. Ça a pu émerger à certains moments, mais peut-être pas assez ».